Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général Maths + LLCER, veuillez visiter :
bac-maths-llcer.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2025 : Philosophie Nouvelle-Calédonie

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2025

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : L'art n'est-il qu'un loisir ?

Clarifions d'abord les termes du sujet

L'art : De quoi parle-t-on ? Il peut s'agir de la production artistique en général (peinture, musique, cinéma, théâtre, etc.), mais aussi de l'expérience esthétique qu'on en fait. On peut s'interroger à la fois sur ce que fait l'artiste (création) et sur ce que vit le spectateur (réception).

Le loisir : Le mot suggère une activité libre, agréable, faite pendant le temps libre, en dehors des obligations. On pense à un passe-temps, un divertissement. Le loisir renvoie donc à une forme de légèreté, voire d'inutile au sens d'inutile à la survie. Mais un loisir peut aussi être formateur, structurant, voire nécessaire au sens anthropologique.

Le "n'est-il que" introduit une restriction à interroger : cela suppose que l'art est au moins un loisir, ou du moins qu'on le perçoit souvent ainsi… mais n'est-il que cela ? Autrement dit, réduit-on l'art à une fonction de divertissement ou de détente ? Ou bien a-t-il d'autres dimensions, sociales, politiques, existentielles, spirituelles ?

Ce petit mot "que" est le cœur du sujet. Il invite à remettre en question une vision réductrice de l'art.

Des pistes pour problématiser

On peut partir d'un constat : aujourd'hui, beaucoup d'œuvres artistiques sont consommées comme des loisirs. On "regarde une série", on "écoute un album", on va "voir une expo" le week-end… L'art est intégré à nos temps de détente. Mais cela signifie-t-il que l'art est fait uniquement pour cela ? Est-ce là son essence ?

On peut alors se demander :

- L'art peut-il se réduire à une fonction récréative ?
- Est-ce que tous les arts ont la même fonction ?
- Peut-on distinguer entre art "de loisir" et art "engagé", "intellectuel", "sacré" ?
- L'art a-t-il une utilité plus profonde, par exemple pour éduquer, émanciper, questionner, exprimer l'indicible, résister, etc. ?
- Est-ce que le loisir est forcément une activité superficielle ? Peut-on penser un loisir profond ?

Quelques références utiles

Platon (dans *La République*) critique certains arts qui détournent de la vérité et flattent les émotions. Pour lui, l'art peut être trompeur, donc dangereux. Il ne le voit pas comme un simple loisir, mais comme une force qui agit sur l'âme, pour le meilleur ou pour le pire.

Aristote, au contraire, voit dans la tragédie une fonction cathartique. Pour lui, l'art permet de purger les passions. Ainsi, l'art n'est pas un simple loisir qui ne fait que distraire, c'est une expérience morale et psychologique.

Pascal, dans ses *Pensées*, propose une réflexion très intéressante sur le divertissement. Il montre que les êtres humains fuient l'angoisse de leur condition (la mort, le vide, l'ennui) en se divertissant : "tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre." Le divertissement, dont l'art peut faire partie, n'est donc pas innocent, il est ce qui nous éloigne de nous-mêmes. Mais en même temps, il est nécessaire pour supporter l'existence. Cette ambivalence peut nourrir notre réflexion sur l'art en tant que loisir. Est-il un simple écran pour éviter de penser, ou un moyen de vivre malgré l'absurde ?

Kant, dans la *Critique de la faculté de juger* distingue le beau libre (qui plaît de manière désintéressée) du beau adhérent (jugé en fonction d'un concept de ce que la chose doit être). Pour lui, l'art nous rend sensibles à la liberté de l'esprit. Il ne définit pas l'art comme un divertissement banal, mais comme une expérience désintéressée, proche de l'exercice du jugement.

Nietzsche voit dans l'art une affirmation de la vie, une manière de surmonter la douleur de l'existence. L'art n'est pas un luxe, c'est une nécessité existentielle.

Le film *Joker* de Todd Phillips (2019), avec Joaquin Phoenix, illustre bien la puissance de l'art au-delà du loisir. Ce film, tout en appartenant à la culture populaire inspirée de

l'univers des comics, dérange, questionne, provoque. Il interroge la société, la marginalisation, la violence, la folie. On ne sort pas "détendu" de ce film. C'est une œuvre qui montre que même dans le cadre d'un divertissement cinématographique, l'art peut déranger les consciences et porter une charge critique forte. Il bouscule la frontière entre art de loisir et art de réflexion.

Directions possibles pour un plan

Une première partie pourrait montrer en quoi l'art s'inscrit souvent dans le champ du loisir. Il est source de plaisir, d'évasion, de distraction. On le pratique pendant le temps libre, il peut être un passe-temps sans prétention, etc.

Mais une deuxième partie pourrait contester cette réduction : l'art peut élever, provoquer, interroger. Il peut exprimer ce que les mots ne peuvent pas dire. Il peut être un acte de résistance, un moyen de transmettre une vision du monde, un espace de création de sens.

Une troisième partie pourrait nuancer encore en montrant que loisir et profondeur ne s'excluent pas. Peut-on penser un loisir véritablement humain, qui serait aussi un lieu de formation de soi, de partage, d'expérience esthétique ?

Les pièges à éviter

- Opposer naïvement "art noble" et "art populaire". Le cinéma, les jeux vidéo, la BD, peuvent relever de formes artistiques profondes, même s'ils sont liés à l'industrie du loisir.
- Idéaliser l'art : certains arts ne cherchent pas à élever l'âme, ils veulent simplement divertir et c'est légitime !
- Confondre loisir et futilité : un loisir peut être profond, formateur, enrichissant. La question est donc aussi : que fait-on de l'art dans nos vies ?
- Répondre trop vite "oui" ou "non" : une bonne copie interroge les conditions dans lesquelles l'art est un loisir, ou plus qu'un loisir.

En conclusion

Ce sujet est une formidable opportunité de penser la place de l'art dans nos vies. Est-ce un luxe ? Une nécessité ? Un simple plaisir ? Une activité sociale ? Une voie d'accès à quelque chose de plus grand ?

L'essentiel est de ne pas réduire l'art à une seule de ses fonctions, mais de penser sa pluralité. C'est en explorant les tensions, les dimensions multiples de l'art que vous construirez une dissertation vivante et personnelle.

Dissertation n°2
Sujet : A-t-on à se libérer du passé ?

Clarification des termes du sujet

Pour commencer, il est essentiel de clarifier les mots du sujet.

"A-t-on à…" est très proche de "Doit-on…". Cela interroge la nécessité ou l'exigence. Sommes-nous tenus, d'un point de vue moral, existentiel ou autre, de nous libérer du passé ?

"Se libérer" suppose l'idée d'une contrainte ou d'un poids. Le passé est-il une entrave dont il faudrait se défaire ?

Le "passé" peut s'entendre de plusieurs façons : passé individuel (biographie, souvenirs, traumatismes), passé collectif (histoire, traditions, mémoire nationale), voire passé de l'humanité.

Avant d'aller plus loin, demandez-vous de quel passé s'agit-il ? Et pourquoi voudrait-on s'en libérer ? Pour aller où ? Vers quelle forme de liberté ?

Problématiser la question du sujet

Le sujet pose une tension : le passé est-il un fardeau dont il faudrait se débarrasser, ou bien une composante essentielle de notre identité ?

On peut formuler plusieurs problématiques :

- La fidélité au passé est-elle un obstacle à la liberté, ou bien la condition même de notre existence ?
- Se libérer du passé, est-ce nécessaire pour être libre, ou est-ce risquer de perdre ce qui nous constitue ?
- Peut-on se libérer du passé sans se perdre soi-même ?
- Le passé est-il un poids dont il faut se défaire ou un socle sur lequel il faut se construire ?

Pistes de réflexion et références philosophiques

Le passé comme fardeau

Freud, dans ses textes sur le trauma, montre comment des événements passés, non intégrés, continuent d'agir dans le présent (névroses, répétitions). Se libérer du passé serait alors une condition de la santé psychique, grâce au travail d'analyse et d'élucidation.

Nietzsche, dans la *Deuxième considération intempestive*, critique l'excès de mémoire. Un excès d'attachement au passé, qu'il soit individuel ou collectif,

empêche l'action et la création. Dans ses autres ouvrages, il précise que la figure du surhomme est celle de celui qui sait oublier pour pouvoir créer du nouveau.

Le passé comme ressource et condition de soi

À l'inverse, Rousseau dans *Les Confessions* montre que l'on ne peut se comprendre sans se souvenir. Hegel insiste également sur le rôle du passé dans la construction de l'esprit. L'histoire, la tradition, les institutions qui nous précédent (langue, mœurs, droit, État) sont ce à travers quoi nous devenons nous-mêmes. Nous sommes le produit de notre contexte historique et social.

Paul Ricoeur, philosophe contemporain, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, rappelle que la mémoire permet la fidélité à soi, à autrui. Mais il faut aussi "savoir oublier" ce qui entrave, en le mettant à distance sans perdre la dimension éthique du souvenir.

Sartre défend une reconfiguration du lien avec le passé. Je ne choisis pas ce qui m'est arrivé, mais je suis responsable du sens que cela prend dans ma vie. Le passé s'impose à nous, mais la liberté consiste à ne pas le laisser devenir destin.

La tension à maintenir

Le film *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* de Michel Gondry (2004) illustre de façon frappante la tentation de se libérer du passé. Les personnages cherchent à effacer leurs souvenirs douloureux pour alléger leur existence. Mais le film montre que l'oubli radical n'apporte pas la paix. Les souvenirs, même pénibles, sont constitutifs de notre identité et nécessaires à l'apprentissage. Cette œuvre interroge donc la nécessité et le sens même d'une libération totale du passé.

Peut-on vraiment "se libérer" du passé ? Ou s'agit-il plutôt d'en faire quelque chose : travailler sur le passé, l'assumer, l'intégrer ? La libération ne serait-elle pas dans la réconciliation plutôt que dans la rupture ? C'est une question à se poser.

Pièges à éviter

- Répondre trop vite "oui" ou "non" sans interroger la complexité du terme "se libérer".
- Penser le passé seulement comme négatif alors qu'il peut être source de joie, de repères, d'identité.
- Oublier la différence entre oubli et dépassement. Se libérer du passé ne veut pas forcément dire l'oublier, mais peut-être l'assumer, le transformer.
- Traiter le sujet comme une leçon de développement personnel. Les exemples personnels sont possibles, mais le cœur doit rester conceptuel.

Pour aller plus loin et conclusion

Vous pouvez enrichir votre réflexion en explorant des exemples contemporains : travail de mémoire après des conflits, rapports à l'histoire coloniale, expériences personnelles de "renaissance" après des épreuves…

En définitive, ce sujet nous invite à nous interroger sur le rapport intime et complexe que nous entretenons avec le temps. Sommes-nous condamnés à porter notre passé comme un fardeau, ou libres de nous en affranchir ? Mais aussi : serions-nous vraiment nous-mêmes sans lui ? La réponse n'est pas simple, et c'est précisément ce qui rend ce sujet passionnant !

N'hésitez pas à approfondir, à nuancer, et à faire dialoguer les auteurs.

Explication de texte
Sujet : PLATON, La République (IVe av. J.-C.)

Résumé du texte

Dans cet extrait, un interlocuteur de Socrate avance une thèse assez provocante : la plupart des êtres humains ne sont pas justes "de plein gré". Ils respectent la justice surtout par contrainte, ou parce qu'ils sont trop faibles (manque de courage, vieillesse, etc.) pour oser commettre l'injustice.

Il ajoute que, si on leur en donnait l'occasion, nombreux seraient les premiers à agir injustement "autant qu'ils en seront capables". Et s'ils admirent la justice ou désapprouvent l'injustice, ce serait le plus souvent pour des raisons extérieures telles que la réputation, les honneurs et les récompenses. Personne, dit-il, n'aurait vraiment montré de façon "adéquate" ce que justice et injustice font dans l'âme, indépendamment du regard des autres. Si on apprenait dès l'enfance que l'injustice abîme l'âme et que la justice lui fait du bien, chacun se surveillerait lui-même, chacun serait "son propre gardien".

Contextualisation de l'œuvre et de l'auteur

Platon est un philosophe grec du IVe siècle av. J.-C., proche de l'héritage de Socrate, et fondateur de l'Académie à Athènes. Son œuvre est souvent écrite sous forme de dialogues, où les idées avancent par objections, exemples, et mises à l'épreuve.

La République cherche à comprendre ce qu'est la justice, pas seulement dans les lois ou dans la cité, mais aussi dans l'individu. Le passage proposé s'inscrit dans une discussion où l'on demande à Socrate une démonstration forte : pourquoi la justice serait-elle désirable en elle-même, même lorsqu'elle ne "rapporte" rien ?

Notions philosophiques abordées

- La justice : c'est le cœur du texte. Elle est interrogée non comme simple conformité aux règles, mais comme valeur. Est-elle un bien en soi ou seulement un moyen d'obtenir des avantages ?
- La conscience : le texte insiste sur ce qui se passe "dans l'âme", même si l'acte est caché "aux yeux des dieux et des hommes". Autrement dit, il y aurait une dimension intérieure de la justice et de l'injustice, au-delà du regard social.
- La vérité : l'interlocuteur reproche aux discours habituels (poétiques ou ordinaires) de ne pas démontrer correctement la valeur réelle de la justice et de l'injustice. Il réclame donc un accès plus vrai, plus profond, à ce qu'elles sont.

La problématique du texte

Le texte tourne autour d'une question simple, mais redoutable :

Pourquoi les hommes sont-ils justes ?

Est-ce parce qu'ils reconnaissent la justice comme un bien en elle-même ? Ou bien parce qu'elle "paie" (bonne réputation, honneurs, récompenses) et que l'injustice "coûte" (sanctions, rejet, danger) ?

Derrière, il y a une autre interrogation, très forte :

Le bien et le mal se jouent-ils seulement à l'extérieur dans les conséquences visibles, ou aussi à l'intérieur, dans l'âme, même quand personne ne voit rien ?

La thèse défendue dans ce passage

Dans ce passage, l'idée avancée est la suivante : la justice ordinaire est souvent superficielle. La plupart des gens ne sont pas justes par amour de la justice, mais parce qu'ils y sont poussés par la contrainte sociale, ou retenus par leur faiblesse, leur peur et leurs limites.

Le texte critique aussi une erreur éducative : on présente la justice comme utile pour obtenir des bénéfices extérieurs, au lieu de montrer qu'elle est un bien pour l'âme. Si

l'on enseignait tôt que l'injustice est un mal intérieur majeur, alors chacun se surveillerait lui-même. On serait juste d'abord pour ne pas se dégrader soi-même.

Éléments d'analyse du texte

Un constat pessimiste sur la justice "spontanée"

Le texte commence par une exception : à part ceux qu'un "naturel divin" détourne de l'injustice, ou ceux qu'un véritable "savoir" en éloigne, presque personne n'est juste de plein gré. Et même quand on blâme l'injustice, ce ne serait pas parce qu'on la juge mauvaise en soi, mais parce qu'on ne peut pas la commettre par manque de courage, par vieillesse ou par faiblesse.

Ici, l'interlocuteur renverse l'image flatteuse qu'on a de nous-mêmes. Ce n'est pas "la bonté" qui nous rend justes, mais parfois simplement l'impuissance.

Le test de l'occasion

Le texte durcit ensuite le propos. Si l'on donne "le moyen" à quelqu'un dans cette situation, il sera le premier à commettre l'injustice, et même "autant qu'il en sera capable".

Si la justice dépend surtout du regard des autres ou de la peur des conséquences, alors dès que ces éléments disparaissent, la justice s'effondre. La justice serait alors fragile, elle tient à l'extérieur, pas à l'intérieur.

Un problème d'éducation et de discours

Enfin, le texte explique d'où vient ce problème. L'interlocuteur reproche aux "propagateurs de la justice" (poètes, héros, discours traditionnels) de louer la justice uniquement pour ses effets visibles, c'est-à-dire la réputation, les honneurs et les gratifications. Ce qu'ils ne montrent pas, c'est l'efficacité "propre" de la justice et de l'injustice dans l'âme. Or c'est cela qu'il faudrait mettre en avant ! Il faudrait montrer le fait que l'injustice est "le plus grand des maux" pour l'âme, et que la justice est "le plus grand bien".

D'où la conclusion éducative : si on enseignait cela dès l'enfance, la surveillance morale deviendrait intérieure. Plus besoin de se "garder les uns les autres", chacun deviendrait "son propre gardien", par crainte d'avoir à "cohabiter" avec le mal en soi s'il commet l'injustice.

Discussion rapide

Sans sortir du texte, on peut soulever quelques limites possibles de ce raisonnement :

- Dire que presque personne n'est pas juste "de plein gré" est une généralisation forte. Dans la réalité, les motivations peuvent être mélangées (habitude, devoir, empathie, conviction…).

- Difficile de savoir ce qui motive réellement un acte. Le texte suppose qu'on peut assez facilement lire derrière les comportements et trancher entre "intérêt" ou "contrainte". Or, une morale intériorisée peut ressembler extérieurement à de la conformité sociale.
- L'idée que "si on enseignait correctement, chacun serait juste" est stimulante, mais elle peut paraître optimiste. Les ressorts psychologiques et sociaux sont complexes. Cela dit, le passage ne parle pas seulement d'un discours abstrait, il insiste sur une formation "dès l'enfance", donc sur une transformation en profondeur, pas une simple leçon.

_____

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.